

Poissons nageant contre les pierres Yu Miri

traduit du japonais par Sophie Refle,

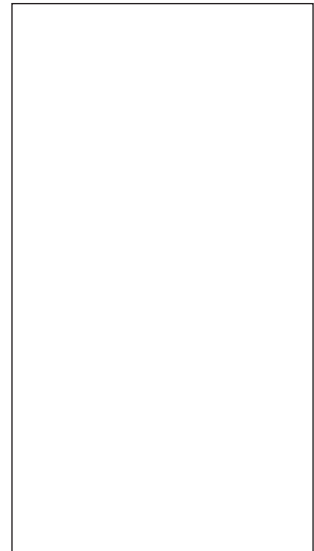
Actes Sud, 2005, 270 pages, 20 euros

► *“Nous sommes comme des poissons lâchés dans une mer de pierres. Nous continuons à nager malgré le sang qui coule de notre âme.”* Cette phrase, placée en exergue de ce qui fut en 1994 le premier roman de cette jeune et déjà célèbre romancière japonaise d'origine coréenne de trente-sept ans, donne le ton du livre : solitude, errance, avec, en permanence, la menace de l'abîme. Ici, les pierres sur lesquelles se blesse l'âme de l'héroïne, Hiraku, ont pour nom : cellule familiale, amours chaotiques, machisme, rejet de la différence (au sein d'une société japonaise xénophobe et un pays d'origine, la Corée, qui se révèle dans le roman bien peu accueillant, indifférent, suspicieux, manipulateur ou hostile). Hiraku, jeune auteur dramatique, se rend en Corée à l'occasion de l'adaptation d'une de ses pièces. Ce premier voyage dans le pays de ses parents et grands parents ouvre la porte des souvenirs, montre les différences entre les cultures et les comportements des deux pays et lève un voile sur l'histoire de l'immigration coréenne au pays du Soleil levant (680 000 immigrants coréens au Japon). Dans le roman, l'immigration coréenne offre deux visages. Celui d'un sentiment de culpabilité qui pousse les parents d'Hiraku, prompts à déménager et à se quereller, *“à fuir jusqu'à la mort”* et le choix

fait par d'autres Coréens de rentrer au pays *“parce qu'ici, il leur était possible de ne pas se sentir inférieurs, même si nous étions pauvres”*, dit une fille d'anciens immigrants.

Le séjour en Corée d'Hiraku se passe mal. Elle doit d'abord abandonner quelques illusions et ce, dès son passage aux douanes : *“Personne n'avait contrôlé mes bagages à main. Je m'étonnais de lire du mépris dans cette manière indifférente de m'accueillir, moi, une compatriote.”* Ensuite, elle butte sur l'instrumentalisation identitaire orchestrée par les promoteurs de sa pièce qui veulent lui faire dire qu'elle a écrit sa pièce en coréen, elle qui ne le parle même pas. Enfin, elle est en proie à des craintes un brin parano sur le regard des Coréens eux-mêmes, qui atteignent leur paroxysme dans la scène du métro où elle doit, seule, se débrouiller pour acheter un ticket. Dans cette mer de pierres coréennes, elle croise Rifa, chez qui elle loge. Rifa, fille et petite-fille d'immigrants coréens au Japon fait partie de ceux qui ont choisi de rentrer en Corée. Étrange rencontre que cette rencontre. Une relation particulière s'établit entre Rifa et Hiraku, la première exerçant un ascendant assez inexplicable sur la seconde. Emprisonnée dans les rets d'une histoire familiale conflictuelle et d'une culpabilité née de l'enfance,

Hiraku se débat avec trois amants : le mystérieux homme de la maison au plaqueminier (arbre à bois très dur, ndlr), Tsuji, le photographe de la troupe par ailleurs marié et qui l'engrossera et Kazamoto, le metteur en scène et ci-devant amant de sa mère. Lentement, irrésistiblement, Hiraku perd pied. Tout semble s'effondrer autour d'elle. L'angoisse l'envahit et s'installe au cœur du texte.



Sans nouvelle de Rifa, Hiraku décide de partir à sa recherche et retourne en Corée. Elle la retrouvera au sein d'une communauté spirituelle, une sorte de secte, et comprend alors pourquoi elle a besoin de Rifa, pourquoi cette jeune femme au visage que l'on devine déformé est son *“talisman”*. Ce premier roman, paru en 1994, valu à son auteur un procès pour atteinte à la vie privée, procès intenté par le modèle du second personnage féminin du roman. Après cinq années de procédures

et de querelles médiatiques, pour la première fois dans l'histoire littéraire nipponne, la cour suprême interdit la publication du livre. En 2002, Yu Miri donne une version remaniée de son texte. C'est cette dernière qu'il est donné de lire aujourd'hui. Avec *Cinéma Familial* paru en 1997 au Japon, Yu Miri sera le plus jeune écrivain à recevoir le prix Akutagawa (l'équivalent nippon du Goncourt). Si ce dernier n'est pas encore traduit en France, la plupart de ses autres livres (*Le berceau au bord de*

l'eau, Jeux de famille, Gold Rush) sont disponibles chez Picquier.

Dans *Poissons nageant contre les pierres*, son premier livre en écriture à défaut de l'être en publication, Yu Miri montre déjà le peu de bien qu'elle pense de ses semblables (masculin notamment). Ses personnages évoluent avec un sentiment permanent de solitude et d'instabilité. Le récit comme les thèmes (familles désunies, suicide, exclusion identité...) sont en partie autobiographiques.

M. H

Quelle nuit sommes-nous ? Hafid Aggoune

Farrago, 2005, 122 pages, 15 euros

► Pour son deuxième roman, le jeune et remarqué prodige 2004 de la littérature française confirme ce qui n'aurait pu être qu'une heureuse éclaircie. *Quelle nuit sommes-nous ?* est du même tonneau que *Les Avenir*s. À boire sans modération et à savourer par petites mais répétées gorgées tant le breuvage distillé par ce jeune homme de vingt-huit ans libère des illusions pour aller à l'essentiel. C'est du suc que sert Hafid Aggoune. Son écriture, élégante et précise, balance entre émerveillement et angoisse. Magnifiant l'instant présent, elle est sur le fil du rasoir. Comme la vie. Plus encore peut-être que son premier et déjà court roman, l'intrigue de *Quelle nuit sommes-nous ?* est minimaliste, corsetée à l'excès, dépouillée de tout artifice. Qu'on en juge. Le narrateur, Samuel Tristan, préfère la nuit au jour. Libre de toute

attache, il vit la nuit. En quête de beauté, il trouve l'oubli dans des errances nocturnes. "*Nuit sans aube*", ses errances sont sans promesse, *a contrario* des illusions dispensées par la lumière du jour. Il part pour Venise où un petit boulot l'attend. Il emporte avec lui son vieux sac bourré de livres et ses deux tapis. Là sur une île, dans ce qui fut hier un hôpital psychiatrique, il devra garder et entretenir les lieux. Il y retrouve Émeline, une Française. Elle sculpte tandis que lui débroussaille un sentier, luttant contre les ronces. À mesure de sa douloureuse et victorieuse progression contre les "*ténèbres*", Samuel revisite son propre cheminement, ses propres démons. Rien d'autre ou à peine plus.

Tout commence par un autre arrachement, une fugue à l'âge de quinze ans. Fugue sans retour mais aussi renaissance, car "*fuguer est*

le contraire d'un suicide : on part pour vivre et ce n'est pas une tentative de vivre, mais l'unique essai pour le faire". Dénouant tout lien avec son passé, Samuel Tristan sera sa nouvelle identité : "*l'ancien nom quittera ma mémoire*", dit le narrateur. N'appartenant à aucun espace ("*les lieux je les quitte comme s'ils n'existaient pas, comme s'il n'y avait pas de frontière*"), Samuel sera Sahel à Sidi Ifni, Salih dans le massif kabyle, Saleh à Djerba, Salim en Libye, Salman à Alexandrie, Saji à Beyrouth, Samih au Yémen...

Si les points communs avec son premier roman sont nombreux (éloge du livre, des langues, ces trois "*piliers*" que sont l'arabe, l'hébreu et le français, fragilité des âmes, hôpital psychiatrique, quête d'absolu, éloge de la Nature et dénonciation des travers de la modernité...), *Quelle nuit sommes-nous ?* est d'une tonalité plus sombre, plus désespérée. Tragique même : "*Je me retrouve seul, emporté par le courant, livré à mon mal, entouré par les ténèbres invisibles, jeté corps et âme dans cette quête d'une poésie absente du*